

Le diptyque du fleuve

Texte et mise en scène
Sébastien Dodge

Cahier dramaturgique

Le
PàP

Crédits

Texte et mise en scène :

Sébastien Dodge

Avec :

Olivier Aubin, Jean-François Casabonne, Patrice Dubois, Myriam Fournier, Hugo Giroux, Laurence Latreille, Jean-Moïse Martin et Rebecca Vachon

Assistance à la
mise en scène et régie :
Alexie Pommier

Scénographie :
Simon Guilbault

Costumes :
Clémence Archambault

Éclairages :
Chantal Labonté

Composition musicale :
Mathieu David Gagnon

Conception sonore :
Renaud Dionne

Direction de production :
Juliette Farcy

Direction technique:
Éric Le Brec'h

Direction artistique :
Patrice Dubois

Production déléguée :
Julie Marie Bourgeois

Le diptyque du fleuve
est une création du PàP

Le texte a bénéficié d'un soutien dramaturgique en plusieurs phases encadrées par le CEAD et Paul Lefebvre.

Ont participé aux étapes de recherche :

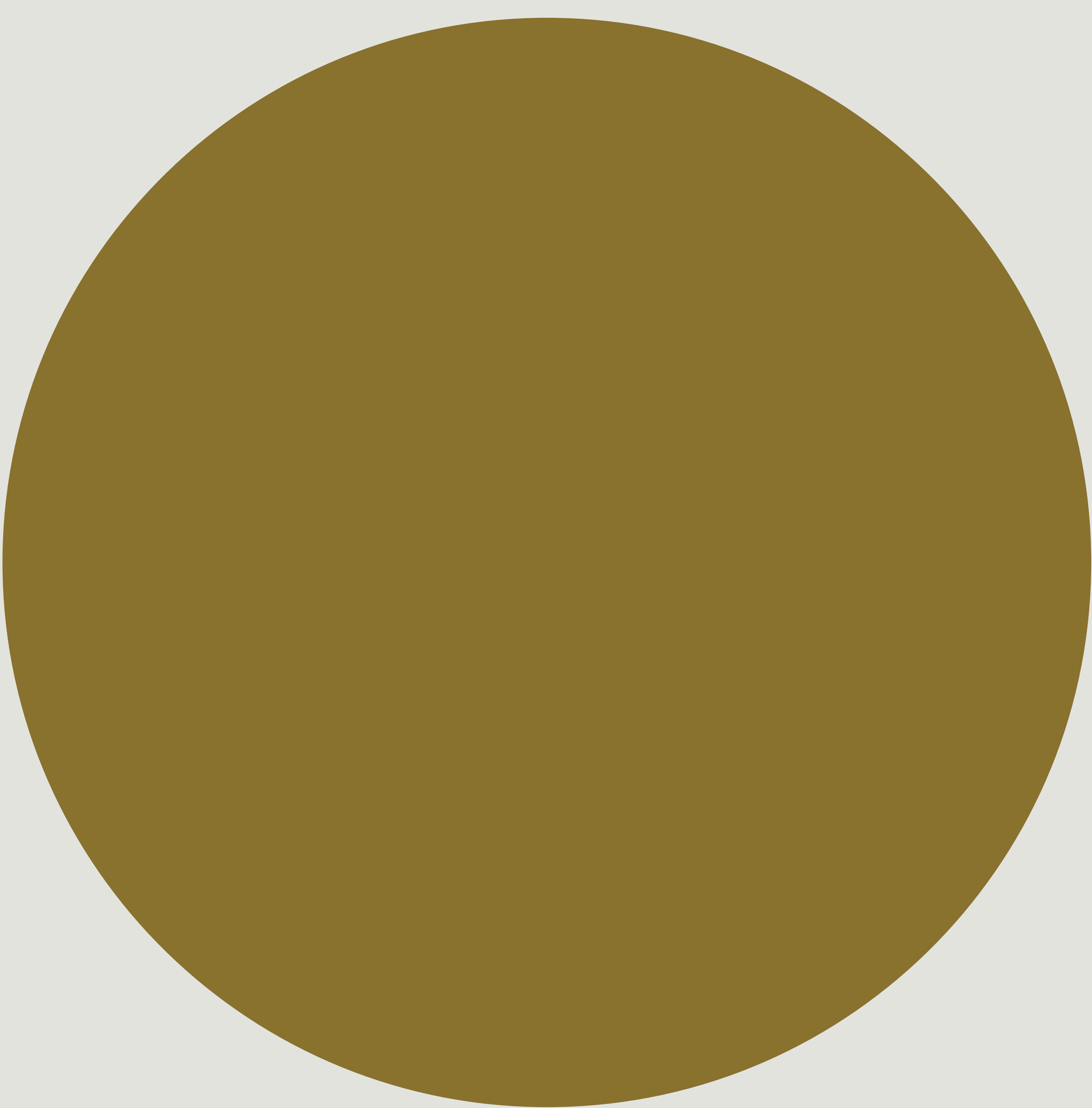
Zoé Boudou, Sophie Cadieux, Amélie Clément, Mathieu Gosselin, Dave Noël, Dominique Quesnel, Justin Simon, Pierre-Alexis St-Georges, Jean-Luc Thériault.

Synopsis

Le diptyque du fleuve est un portrait tout en autodérision de notre système géopolitique à travers les mécanismes de corruption qui ont précipité la chute de la Nouvelle-France. L'œuvre se décline en deux temps : celui de l'histoire, où la guerre plonge un peuple dans la souffrance, l'incertitude et la perte ; puis le temps présent, où un jeune homme aux allures utopistes tente d'aménager son refuge rural sous la pression d'une nature en dérèglement. De stratégies politiques en corruption endémique, l'histoire semble vouloir se répéter.

Le diptyque du fleuve

Résumé par acte



L'action de la première partie, divisée en trois actes et nommée *Effondrement*, se situe en Nouvelle-France pendant la Guerre de Sept ans qui a eu cours de 1756 à 1763. Plane une grande menace.

L'acte 1 commence plus précisément après la chute de la forteresse de Louisbourg, en juillet 1758, aux mains de l'armée britannique. Huit hauts stratèges du régime français, responsables de la défense du territoire, se réunissent, à différentes étapes de l'avancée de la Royal Navy dans l'estuaire du fleuve Saint-Laurent, pour étudier et analyser les meilleures tactiques militaires à déployer pour sauver la colonie face à une imminente conquête. De tête à tête en réunions d'état-major, ces hommes d'influence nommés par le roi Louis XV, exposent, dans une langue québécoise bien assumée, les enjeux et les déboires de cette guerre, mal préparée, mal évaluée. Alors que règne la certitude de l'invincibilité des plaines d'Abraham et du soutien naval de la France, les troupes prennent conscience de l'ampleur des effectifs ennemis, de la négligence de l'entretien des infrastructures, ainsi que de la pénurie d'artillerie, de munitions et de ravitaillement. Se révèlent alors des jeux de pouvoir, de corruption, de profit, de protectionnisme et de trahison. Des divergences stratégiques opposent les dirigeants, les tensions montent, des conflits surgissent. L'inquiétude grandit, la peur s'installe jusqu'à la panique.

L'acte 2 voit l'inimaginable se réaliser : le débarquement des troupes britanniques à l'Anse au Foulon. Tout continue de se jouer en coulisses, et de se faire voir et entendre à travers les récits et comptes-rendus par les militaires français, de stratégies avortées, d'ordres annulés et d'appels de renforts non entendus. L'inévitable affrontement sur les plaines d'Abraham, inégal en nombre et en matériel, s'avère d'ores et déjà perdu à l'avance. La défaite française est cuisante et décisive.

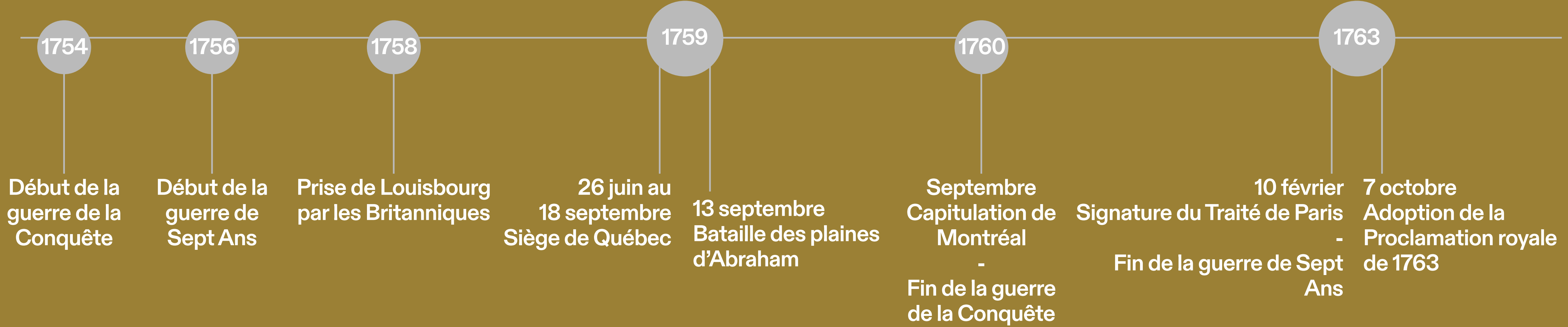
Privé de Montcalm mort au combat, **l'acte 3** accuse les inégalités entre le peuple et sa classe dirigeante. D'un côté, on meurt de famine et de froid suite à un hiver très dur et de l'autre on vit avec indifférence au rythme des fêtes et des bals, malgré la banqueroute. Après s'être enrichis ou élevés dans la hiérarchie, les dirigeants ne rêvent plus que de retourner dans cette France qui les a pourtant abandonnés.

Épilogue. Et ils y retourneront, abandonnant à leur tour derrière eux un peuple coupé de ses racines, privé de sa langue et dépossédé de ses avoirs et de ses terres.

La deuxième partie, qui se joue en un seul acte sous le titre de *Jean de Laurentienne*, se déroule quelque 275 ans plus tard aux abords de ce même fleuve, témoin de la perte d'un pays, et s'offre comme l'inévitable conséquence de ce traumatisme collectif transmis de génération en génération. Sur cet effondrement culturel, commercial, politique, économique, territorial et linguistique, porté malgré tout par la même force de vivre qu'au début de la colonie, plane une autre grande menace : celle du dérèglement climatique.

Le Jeune, accompagné de son père, négocie naïvement auprès d'un vieux fonctionnaire municipal l'achat d'une terre qui a tous les attributs d'une zone inondable. En peu de mots et assurée par des arguments aussi futiles qu'irrationnels, la vente se conclut. Aussitôt les travaux de remblayage amorcés, une douloureuse piquûre d'abeille présage le pire pour la suite des choses. Ce qui ne va pas tarder. Mal préparé, mal évalué, le chantier, aux allures d'une grande improvisation, s'engouffre dans des délais et des coûts exorbitants aux bénéfices, tous métiers confondus, de gens sans scrupules. Sa seule témérité ne suffisant plus, mal conseillé, voire leurré, le Jeune fait appel à des renforts auprès de son entourage. S'amènent alors un grand gaillard avec son chien-jappeur qui, par sa force et ses connaissances, semble pouvoir solutionner tous les problèmes de construction et un cousin qui n'a de cesse de s'émerveiller devant la beauté de la nature. Un environnement bucolique bientôt troublé par le rapprochement de coupes forestières sauvages, de pollution lumineuse et sonore, et les ambitions de développement d'entreprises privées, qui ne respectent rien sinon le profit, et d'administrations publiques négligentes et sans vision. Les cauchemars du Jeune deviennent réalité. Ni écouté, ni entendu, impuissant, la tension monte. Son espoir, mis à mal, se transmute en colère, sans pour autant perdre de vue ce projet de survie rêvé pour sa collectivité face au déclin.

Quelques repères historiques



La guerre de la Conquête : le contexte

La guerre de la Conquête s’inscrit dans un conflit opposant la France et la Grande-Bretagne, toutes deux luttant pour devenir la principale puissance économique mondiale.

Opposant la Nouvelle-France aux Treize colonies cette guerre a pour enjeu l’occupation du territoire par les colonies françaises et britanniques en Amérique. Les deux empires souhaitent dominer le plus grand territoire possible pour en exploiter ses ressources, ce qui signifierait notamment d’obtenir le contrôle du commerce des fourrures.

Éventuellement , le conflit entre la France et la Grande-Bretagne prend de l’ampleur et déborde du territoire nord-américain, s’étendant en Europe, en Asie, en Afrique et dans les Antilles. C’est alors le début de la guerre de Sept Ans.

Le Traité de Paris

Avec la signature du Traité de Paris, l’Empire britannique prend le contrôle de la majeure partie des territoires de la Nouvelle-France. Le traité contient peu de précisions sur l’administration de ces terres, si ce n’est la garantie pour les populations locales de pouvoir pratiquer la religion de leur choix.

La Proclamation royale de 1763

La proclamation royale de 1763 impose un cadre administratif et juridique aux territoires conquis, notamment à celui désigné comme la Province de Québec, dans le but d’administrer et d’assimiler les populations restées après la signature du Traité de Paris. Cette proclamation définit entre autres la délimitation des frontières, l’occupation des territoires ainsi que des changements au niveau de la structure politique. La Province de Québec est dorénavant soumise à la monarchie constitutionnelle sous le roi de Grande-Bretagne, plutôt qu’à la monarchie absolue du monarque français.

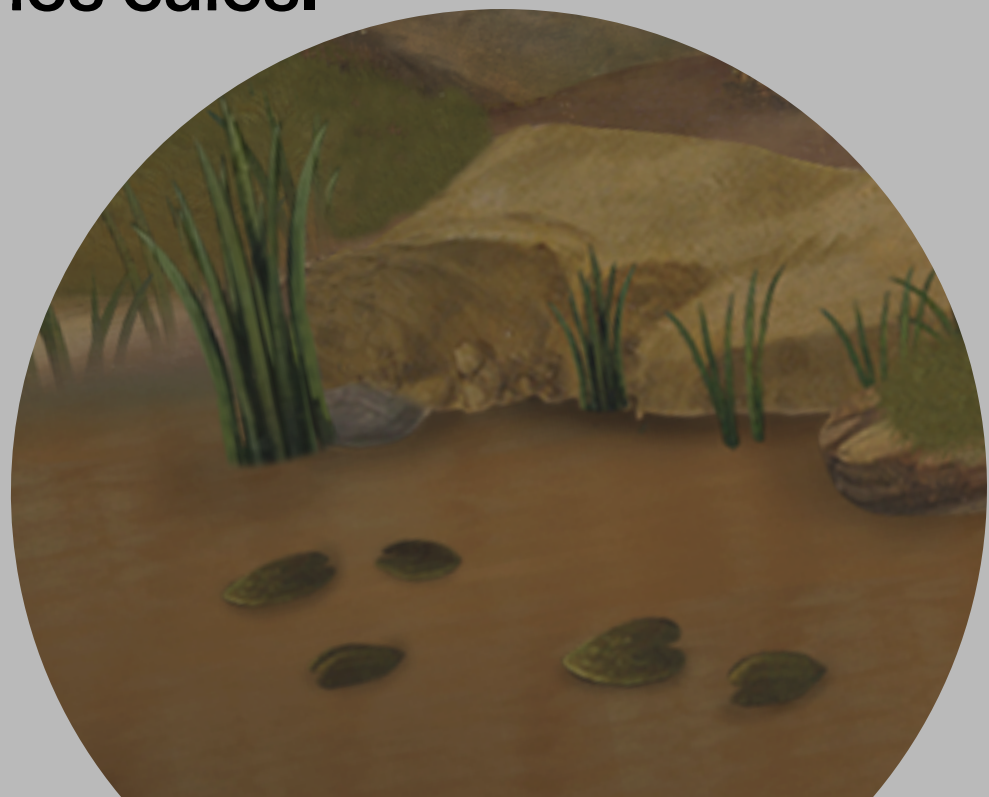


Trois questions posées à Dave Noël

Pendant la guerre de la Conquête, à quoi ressemble la vie quotidienne des gens ordinaires? Est-ce que c'est la peur, la famine, la fête? Et qu'est-ce qui distingue ce qu'on vit dans la ville ou à la maison de ce qui se passe sur le champ de bataille?

Le quotidien des habitants de la vallée du Saint-Laurent est profondément bouleversé par la guerre. Entre 1755 et 1760, des milliers de Canadiens sont conscrits pour combattre au sein des milices ou pour participer au transport des soldats, du matériel de guerre et des vivres jusqu'aux frontières menacées. Lors de la campagne décisive de 1759, ils sont plus de 12 000 à porter les armes pour défendre leurs foyers contre l'envahisseur britannique. Ce nombre comprend de jeunes adolescents et des personnes âgées qui se sont portés volontaires alors qu'ils auraient pu être exemptés.

La mobilisation des miliciens au plus fort de l'été compromet le cycle des récoltes. Pour nourrir les habitants des villes, les autorités françaises du Canada doivent se résoudre à leur distribuer des rations de viande chevaline, ce qui n'est pas dans les habitudes du pays. On redoute la famine, mais également les épidémies propagées par les captifs britanniques ramenés des frontières et par les navires qui débarquent à Québec des milliers de soldats français affaiblis par un séjour prolongé dans les cales.



Dave Noël est historien et journaliste au quotidien *Le Devoir*. Spécialiste des conflits coloniaux du XVIII^e siècle, il a notamment publié les essais *Montcalm, général américain* (2018) et *Chartier de Lotbinière* (2023) aux Éditions du Boréal.

Il a également participé aux séries documentaires *Le dernier felquiste* (2020) et *Claude Morin, un jeu dangereux* (2023) produites par Déferlantes/Babel Films.



© Alexie Pommier

Sur le plan militaire, un vent d'optimisme souffle sur la colonie à la suite des premières victoires remportées par le général Montcalm aux portes de la province britannique de New York. Sur le parvis des églises, les Canadiens discutent ouvertement des combats en se moquant de « l'Anglais ». La chute de la ville fortifiée de Louisbourg en 1758 crée toutefois une commotion dans la colonie. La présence de centaines de réfugiés acadiens dans la vallée du Saint-Laurent fait craindre le pire aux Canadiens qui redoutent la déportation.

À l'été de 1759, les opérations militaires se transportent au cœur du pays. Elles entraînent la destruction de la plus grande partie de Québec sous les boulets et les bombes et l'incendie des campagnes environnantes par les soldats du général Wolfe. L'hiver est particulièrement difficile pour les habitants de l'île d'Orléans et de la Côte-du-Sud qui ont perdu leur maison, leur récolte et leurs animaux. En témoigne la hausse de la mortalité infantile dans les régions touchées.



Y a-t-il des aspects de cette guerre qu'on oublie ou qu'on enseigne mal? Selon toi, qu'est-ce qu'on devrait mieux transmettre pour comprendre en quoi cette guerre a marqué notre histoire, notre langue, notre identité?

La mémoire de la Conquête est centrée autour de la bataille des plaines d'Abraham du 13 septembre 1759. On en oublie presque le conflit qui a déchiré le nord-est du continent américain pendant cinq ans. Cette guerre sale est marquée par des pilonnages d'artillerie, des batailles rangées, des opérations de terre brûlée et des massacres. Le Canada n'a pas été « cédé » comme on le répète souvent en évoquant le traité de paix de Paris de 1763, mais conquis militairement, ce qui est bien différent.

Les Canadiens de l'époque ont souvent été dépeints en spectateurs du conflit franco-britannique. On les imagine volontiers reclus dans leur chaumière à discuter des labours, indifférents au passage des armées sur leur sol. Il n'en est rien. En dépit de leur particularisme naissant, les habitants de la vallée du Saint-Laurent se perçoivent encore comme des Français. Pour eux, la conquête britannique constitue une rupture, bien que son impact sur le plan linguistique ne se fera sentir que vingt ans plus tard avec l'arrivée massive des loyalistes au lendemain de la Révolution américaine.

Comment le pouvoir, la corruption ou la recherche de profit ont-ils affaibli la Nouvelle-France? Et est-ce que tu vois des échos de ces logiques-là dans la façon dont notre société fonctionne aujourd'hui?

La gestion corrompue du Canada par l'intendant François Bigot a marqué l'imaginaire. Les historiens de l'ère victorienne ont largement brodé autour de cette figure qui incarnait à leurs yeux la décadence française de l'Ancien Régime. La corruption est toutefois intemporelle et apatride. En dépit de leur ampleur, les détournements de fonds orchestrés par Bigot et sa clique n'ont pas eu d'impacts directs sur le déroulement des opérations militaires. Le dynamisme de l'intendant sur les questions logistiques a au contraire été salué par les contemporains de la Conquête.

Portrait des personnages clés par ordre d'entrée en scène



Les personnages de la première partie ont tous joué un rôle déterminant pendant la Guerre de Sept ans qui a conduit à la perte de la Nouvelle-France. Des hommes de chair et de sang, bien réels, des militaires venus de France pour la plupart, mais dont jamais le nom n'est évoqué par l'auteur, Sébastien Dodge, ou que très rarement. Joués indifféremment par des comédiens ou des comédiennes, ils se dévoilent au fil des scènes et des réunions, à travers leurs discussions, leurs prises de position et les diverses descriptions de l'état des lieux ... Des portraits à grands traits pour mieux vous y reconnaître.

LOUIS-JOSEPH, MARQUIS DE MONTCALM (Nîmes, France, 1712 – Québec, 1759)

Militaire de carrière, aux impressionnants états de service, Louis-Joseph de Montcalm, à 44 ans, sort d'une retraite bien méritée en France pour commander les forces françaises en Amérique du Nord, sous la gouverne de Vaudreuil. Cette subordination est vite renversée à la suite de son audacieuse victoire au fort Carillon alors qu'il est promu commandant en chef des armées françaises en Nouvelle-France. D'ores et déjà sur un pied d'égalité, les divergences stratégiques entre ces deux militaires en position d'autorité, nés sur deux continents différents, n'auront de cesse d'envenimer leurs antipathies et de nourrir les conflits. Opiniâtre, Montcalm s'entête à décrier le mérite des tactiques qui diffèrent de celles appliquées en Europe. Intrigant et fort en gueule, il multiplie les attaques contre l'administration coloniale, qu'il accuse, à raison, de corruption et d'inefficacité. Fier de ses succès et de ses victoires, sa bravoure n'en demeure pas moins incontestable. La bataille des plaines d'Abraham, qu'il précipite, conduit tout à la fois à sa mort et à une écrasante défaite. La terre d'Amérique est sa dernière demeure.

FIACRE-FRANÇOIS POTOT DE MONTBEILLARD (Semur-en-Auxois, France, 1729-1778)

Capitaine en second dans le corps royal d'artillerie et de génie, Montbeillard est un haut gradé de l'armée au service du roi de France. Officier de haute compétence et de grandes connaissances militaires, il est envoyé en Nouvelle-France pour assurer le commandement d'une seconde compagnie d'artillerie des troupes de la Marine, nouvellement mise sur pied. Il débarque en 1757, il a tout juste 28 ans. Conseiller de Montcalm, convaincu de pouvoir empêcher le débarquement des troupes britanniques, il participe activement à la planification de la défense de Québec. Et à titre d'auxiliaire du commandant en chef, c'est lui qui rédige en temps réel l'unique compte-rendu de l'évaluation de la situation faite par le Marquis, qui a mené à une attaque précipitée et une tragique bataille sur les plaines d'Abraham. Survivant d'entre tous les morts, ce qui lui vaut d'être décoré de la croix de Saint-Louis pour ce fait d'armes, il rentre en France après la capitulation de Montréal en 1760.

FRANÇOIS BIGOT

(Bordeaux, France, 1703 - Neuchâtel, Suisse,1778)

Servir dans les colonies est un passage obligé pour obtenir une intendance. Ordonnateur pendant 6 ans à Louisbourg, François Bigot devient quelque dix années plus tard « le dernier » intendant de la Nouvelle-France. Si l’exil lui assure un poste prestigieux, il l’espère malgré tout transitoire. Responsable de l’administration civile, il s’avère plutôt de grande compétence dans les domaines des travaux publics, du maintien de l’ordre et de l’approvisionnement en vivres. Mais avide de profits personnels, il en est tout autrement de sa gestion économique, accusée de tyrannie, de fraude, de corruption et d’emploi abusif des fonds publics. Il n’est pas le seul à avoir bénéficié de cet enrichissement illégal, faisant fi des souffrances de tout un peuple, victime de l’inflation. À la suite de la capitulation de Montréal, il s’embarque sur un navire anglais avec tous ses biens et retourne en France où il sera arrêté et condamné.



© Julie Marie Bourgeois

PIERRE DE RIGAUD DE VAUDREUIL

(Québec, 1698- Paris, 1778)

Né dans une influente famille française établie en Nouvelle-France à la fin du 17e siècle, Pierre de Rigaud de Vaudreuil, à l’exemple de son père Philippe, obtient le poste de gouverneur général de la Nouvelle-France. Représentant du roi, il est le premier Canadien de souche à occuper ce poste; mais, nommé aux premiers soubresauts de la Guerre de Sept ans, il en sera aussi le dernier. Son rôle est d’ordre diplomatique et militaire; sa principale mission, la défense de la colonie qu’il doit partager avec Montcalm. Mais, tout les oppose : apparence, éducation, tempérament, sentiment d’appartenance et, surtout, stratégies de combat. Leurs violents désaccords sur la marche des opérations se transforment rapidement en une guerre ouverte intérieure. Regagnant sa terre ancestrale, après avoir négocié et signé les termes de la capitulation de Montréal, le roi en fait le bouc-émissaire tout désigné pour la perte de la Nouvelle-France et les exorbitantes dépenses encourues pour la défendre.



JEAN BAPTISTE NICOLAS ROCH DE RAMEZAY

(Montréal,1708 - Blaye, France, 1777)

Sa famille, bien nantie, s’est établie en Nouvelle-France à la fin du 17e siècle, mais ne s’y enracinera pas. Dès son plus jeune âge, Jean Baptiste Nicolas Roch de Ramezay marche sur les traces de son père Claude qui fut successivement gouverneur de Trois-Rivières et de Montréal. Sa carrière militaire le mène, à l’aube de la quarantaine, à être nommé major de Québec, puis, dix ans plus tard, lieutenant du roi, à la tête de la garnison de la haute-ville qui, cependant, partira sans lui au combat des Plaines pour cause d’hospitalisation. De retour aux commandes et sous forte pression, il signe hâtivement la reddition de Québec; geste pour lequel il sera blâmé par Vaudreuil auprès de la cour. Il quitte définitivement la Nouvelle-France avant la capitulation de Montréal. Ce départ précipité illustre bien la fuite des capitaux de la colonie alors que sa famille avait acquis de nombreux biens seigneuriaux, des propriétés et de somptueuses demeures, dont l’actuel Château Ramezay dans le Vieux-Montréal.



JEAN-DANIEL DUMAS

(Montauban, France 1721- Albias, France,1794)

Dès son arrivée en 1750, Jean-Daniel Dumas, brave et vaillant capitaine des grenadiers, n’a de cesse de s’illustrer que ce soit comme fin négociateur auprès des nations autochtones ou sur champ de bataille, ce qui lui vaut d’être fait chevalier de Saint-Louis à 35 ans. Par ses exploits et faits d’armes, Dumas s’attire le respect, jamais démenti, et la protection du gouverneur Vaudreuil. Il monte rapidement en grade. Nommé major de Québec, puis major général et inspecteur des troupes de la Marine au Canada, il joue un rôle très actif dans les campagnes de 1759, s’illustrant aux côtés de Montcalm sur les plaines d’Abraham, et de 1760. À ses qualités d’homme d’esprit et de talent, s’ajoute celle d’une consciencieuse honnêteté, qualité rare en ces temps troubles qui lui est reconnue lors de la commission chargée des malversations commises dans la colonie.



LOUIS-ANTOINE, COMTE DE BOUGAINVILLE
(Paris, 1729-1811)

Bougainville arrive en Nouvelle-France sur le même bateau que Montcalm, dont il est l'aide de camp. Homme de science et brillant théoricien, il ne possède à son arrivée aucune expérience des champs de bataille. Ambitieux, il se distingue cependant rapidement, jouant une part active dans les opérations militaires. Mêlé aux légendaires querelles qui opposent Vaudreuil et Montcalm, il demeure entièrement dévoué à son chef. Face au sentiment d'abandon et au déplorable état de la colonie, il est envoyé auprès de la cour comme émissaire pour réclamer en toute urgence des hommes et du matériel. Ce séjour, fructueux pour son avancement personnel, s'avère plutôt décevant en termes de secours. Au retour de sa mission, chargé de la défense de la côte à partir de l'anse au Foulon, il disperse ses hommes, en regard de la stratégie adoptée, tout au long du long fleuve. À l'heure du combat sur les plaines d'Abraham, il se voit donc ainsi dans l'impossibilité de rassembler ses troupes, et, par conséquent, d'y participer. Le combat est terminé lorsqu'il arrive avec son détachement.

FRANÇOIS-GASTON, DUC DE LÉVIS
(Château d'Ajac, France, 1719 - Arras, France, 1787)

Le parcours de François Gaston de Lévis, commandant en second des troupes françaises sous les ordres de Montcalm, est la démonstration d'une impressionnante réussite sociale due à ses seules qualifications personnelles. Sa compétence tacticienne, son jugement, sa bravoure, son audace et son sang-froid lui méritent de nombreux succès militaires. De plus, fort ambitieux et soucieux de son avancement, il se tient à l'écart des querelles et des intrigues de salon, notamment du notoire conflit entre Montcalm et Vaudreuil, gagnant tout à la fois le respect de son chef et celui du gouverneur. Envoyé en renfort à Montréal pour freiner l'avancée britannique, les préparatifs de la bataille des plaines d'Abraham jusqu'au combat se jouent sans son soutien, ses observations et sa présence. Devenu commandant en chef à la mort de Montcalm, il réfute la défaite et refuse de déposer les armes. En vain. Quelques semaines après la capitulation de Montréal, Lévis met les voiles, sans égard pour ses officiers subalternes, abandonnés à eux-mêmes.

L'auteur, qui signe également la mise en scène du spectacle, s'est amusé pour la distribution des rôles de la deuxième partie, qui opère un important saut dans le temps et dans le style, à les attribuer selon le principe de la conséquence, voire d'une certaine résonance avec les humeurs, les faits et gestes posés dans le passé par ces personnages historiques.

Entretien avec Sébastien Dodge



Acteur de formation, Sébastien Dodge est aussi auteur. De son travail de metteur en scène, il se qualifie d'abord et avant tout de directeur d'acteur. Notre patrimoine culturel, source inépuisable de son inspiration, est le terreau de son écriture et notre langue, son porte-flambeau.

OÙ IL EST QUESTION...

... DE GROTOWSKI

Tel le dicton qui dit que les voyages forment la jeunesse, Sébastien Dodge a participé, comme membre de la troupe étudiante du cégep de Valleyfield, à différents festivals en Europe de l'Est; ces stages se sont révélés des plus formateurs dans sa vision du monde et de son art théâtral. Formé en jeu au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, il choisit, comme projet de finissant, l'étude du théâtre polonais qu'il juge très proche de sa sensibilité. La théorie du « théâtre pauvre », développée dans les années 60 par le metteur en scène Jerzy Grotowski, l'a particulièrement interpellé. Devenu mythe de son vivant, le metteur en scène polonais opère à travers ses recherches et expérimentations sur la formation et le jeu de l'acteur, intrinsèquement liée à sa relation avec le public, une véritable révolution théâtrale, dépouillant dès lors la représentation de tout ce qu'il considérait accessoire, soit les costumes, les décors, la musique. « Dans mon parcours d'acteur, j'ai toujours eu une approche de l'extérieur vers l'intérieur pour construire mes personnages. Le jeu athlétique m'a toujours semblé naturel comme interprète. Le corps est le seul outil. Son entraînement en est la base : garder le corps en forme, pour qu'il vibre. Toujours être en mouvement. Grotowski avait le luxe de pouvoir faire des laboratoires qui duraient des mois, le travail était intensif; les acteurs pouvaient répéter 12 heures la même scène. Dans cette zone d'épuisement, c'est certain que des émotions insoupçonnées surgissaient. Notre contexte est différent. Mais au PàP, on a la chance de vivre de nombreuses étapes de laboratoire. C'est ce qui se rapproche le plus. Le temps nous a permis de creuser. Nous sommes à la recherche d'un dépouillement et j'essaie d'y condenser cet esprit-là du jeu d'acteur.

... DES PERSONNAGES DE NOTRE PATRIMOINE CULTUREL

Pour raconter la véritable histoire de la conquête et la bien comprendre, Sébastien Dodge a bien évidemment lu beaucoup de livres sur le sujet. Mais la plus grande ressource de ce projet au long cours, qu'il porte depuis une dizaine d'années, s'avère être les nombreux échanges épistolaires entre les principaux joueurs du côté français : « Je suis parti de ce riche matériau-là, chronologiquement. Ce sont de vrais échanges, mis en dialogues et en québécois. J'ai gardé parfois la syntaxe des lettres, parfois je les ai réorganisées. J'ai conservé entre autres de vraies citations de Montcalm et presque toutes les répliques de Bigot, pour se défendre de sa gestion, sont telles quelles. Tous ces personnages ont construit un imaginaire pour notre conscience collective culturelle. Dans mon écriture, ça ne m'a jamais intéressé de parler d'autre chose que de nous : ici, pourquoi, comment. » Ce qui explique, en tout et en partie, l'invisibilité des joueurs britanniques qui ne sont ni présents ni nommés. Par ailleurs, la création de sa pièce *Damnatio memoriae* en 2014, autour de la chute de Rome, marque une coupure très nette avec le français international, tant à titre d'acteur que d'auteur : « Je ne vois plus d'intérêt, ni d'obligation à parler en français international. Et pourquoi pas ? Le québécois, c'est la langue que je parle, que l'on parle. » C'est dire que tous ces hauts-gradés du 17^e siècle, venus de France ou d'origine française de première génération, parlent un langage bien de chez nous.



Trois questions posées à Dalie Giroux

Dalie Giroux enseigne la théorie politique à l'Institut d'études féministes et de genre et à l'École d'études politiques de l'Université d'Ottawa depuis 2003. Ses recherches proposent une théorie et un plan d'expérimentation des formes d'articulation entre l'espace, le langage et le pouvoir dans l'Amérique contemporaine. Elle définit son travail à la rencontre de l'art et la science, où les recherches philosophiques, historiques, géographiques et sociales s'inscrivent dans une pratique de création, qui allie l'essai, la prise de parole et la collection d'artéfacts.

Ses essais *Parler en Amérique. Oralité, colonialisme, territoire* (2019), *L'œil du maître. Figures de l'imaginaire colonial québécois* (2020) et *Une civilisation de feu* (2023) sont publiés chez Mémoire d'encrier.



© Jake Wright



Quel rôle joue la langue, selon toi, dans la manière dont on se raconte collectivement? Est-ce qu'elle peut devenir un outil politique, un espace de résistance ou de désagrégation?

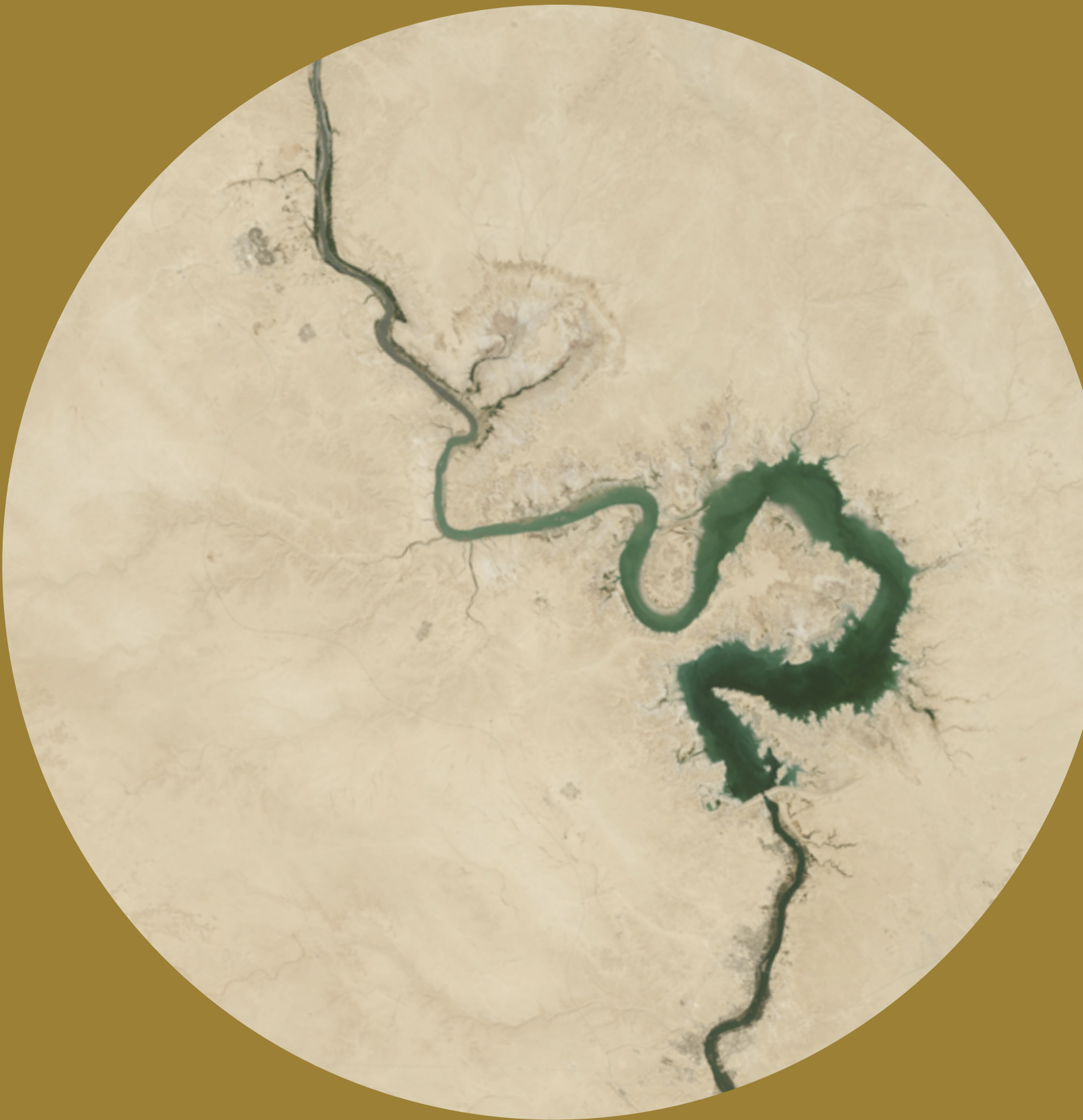
La langue est le vaisseau de la parole partagée, et la parole partagée, c'est l'espace-temps de la vie collective, et donc la condition de possibilité de la démocratie. Elle comporte toujours une dimension politique, même passive, même inconsciente, et de nier cette dimension politique de la langue est aussi une forme de politique. On se parle, on discute ensemble, dans un langage qui réfère à une réalité vécue, qui est contradictoire, qui est marqué par toutes sortes d'héritages et de dés-héritages, de ces choses qui nous concernent collectivement. Quand parler ensemble ne fait rien, n'a pas d'effet, quand la congrégation des paroles ne produit pas d'effets, de sens, de réalité, de solidarité, on fait l'expérience de l'impuissance, d'une carence démocratique. C'est dire qu'il faut réfléchir aux conditions de possibilité d'une parole collective qui fait la vie, et il faut réfléchir à ce qui annule, à toutes les échelles (institutionnelles, économiques, technologiques), ce pouvoir de la parole partagée.

Nos institutions d’aujourd’hui reproduisent-elles, parfois sans le vouloir, les mêmes logiques de négligence ou d’exploitation qu’on associe au passé colonial? Comment ça se manifeste concrètement?

On associe souvent le colonialisme à des attitudes, des préjugés, du mépris, des biais cognitifs – et il y a bien sûr de cela – mais plus concrètement, le colonialisme est un système politique et économique d’occupation et d’exploitation : dans le contexte de l’Amérique du Nord, qui concerne donc le Québec, il est l’outil d’implantation de l’impérialisme européen sur le continent autochtone. Le colonialisme est le chemin d’une conversion du territoire et des peuples aux fins d’un projet global d’accumulation de capital : le territoire duquel on tire notre subsistance est converti en marchandises (les ressources naturelles : fourrure de castor, ginseng, morue, pin blanc, cuivre, sables bitumineux, terres agricoles, etc), les peuples sont convertis en travailleurs et en consommateurs de marchandises (et une catégorie de la population se retrouve alors dans la catégorie dangereuse des improductifs, ceux qui ne participent pas à l’entreprise généralisée d’accumulation du capital). En ce sens, le colonialisme est non seulement continué aujourd’hui, il est pleinement réalisé, et en témoignent la structure juridique dans lequel nous évoluons (qui permet la transformation de la nature en marchandise) comme la manière dont nous assurons notre subsistance (entièrement basé sur la consommation de marchandises) et comme la guerre qui est faite à tout ce qui résiste au projet d’accumulation de capital qui est la raison d’être de l’établissement québécois et canadien – notre forme de vie.

Le “Keb”, comme tu l’appelles souvent dans tes essais, entretient quel rapport avec la terre. Est-ce qu’on sait vraiment où on habite, ce que représente ce territoire pour nous, et comment on s’y inscrit comme peuple?

Je pense que cette question est sous-étudiée et qu’il serait intéressant de se pencher sur la diversité des rapports au territoire (y compris et qui plus est dans la forme de la subsistance). Il y a une structure normative forte (qui est capitaliste et donc coloniale) qui intime un certain rapport au territoire – il faut bien gagner notre vie. Ceci dit, est-ce qu’il n’y a pas des conflits sous-jacents à cette norme du rapport au territoire (propriété privée, concession aux multinationales, jobs payantes, subventions étatiques tirées de cette production de valeur extractive) qui mériteraient d’être mises au jour... question de créer de la tension, de susciter un espace de parole partagée courageux, qui puisse donner, ad minima, une certaine lucidité sur notre situation commune, qui est subie même quand elle est choisie?



Le P

à P

Fondé en 1978 et riche d'une centaine de spectacles à son actif, Le PàP est une compagnie théâtrale engagée dans la création de textes contemporains, majoritairement issus de la dramaturgie québécoise. Le PàP instille un état d'esprit ouvert et collaboratif dans le développement de ses projets comme dans la diffusion de son travail. L'Ensemble, son groupe d'artistes permanent, incarne l'engagement du PàP envers une pratique souple et rigoureuse qui se déploie dans le temps long de la création. Le PàP est co-dirigé par Patrice Dubois et Julie Marie Bourgeois.



Attachées de presse :
Valérie Grig et Laurence Rajotte-Soucy
RuGicomm

Crédits Cahier Dramaturgique

Recherche et rédaction :
Annie Gascon

Design graphique :
Demande Spéciale

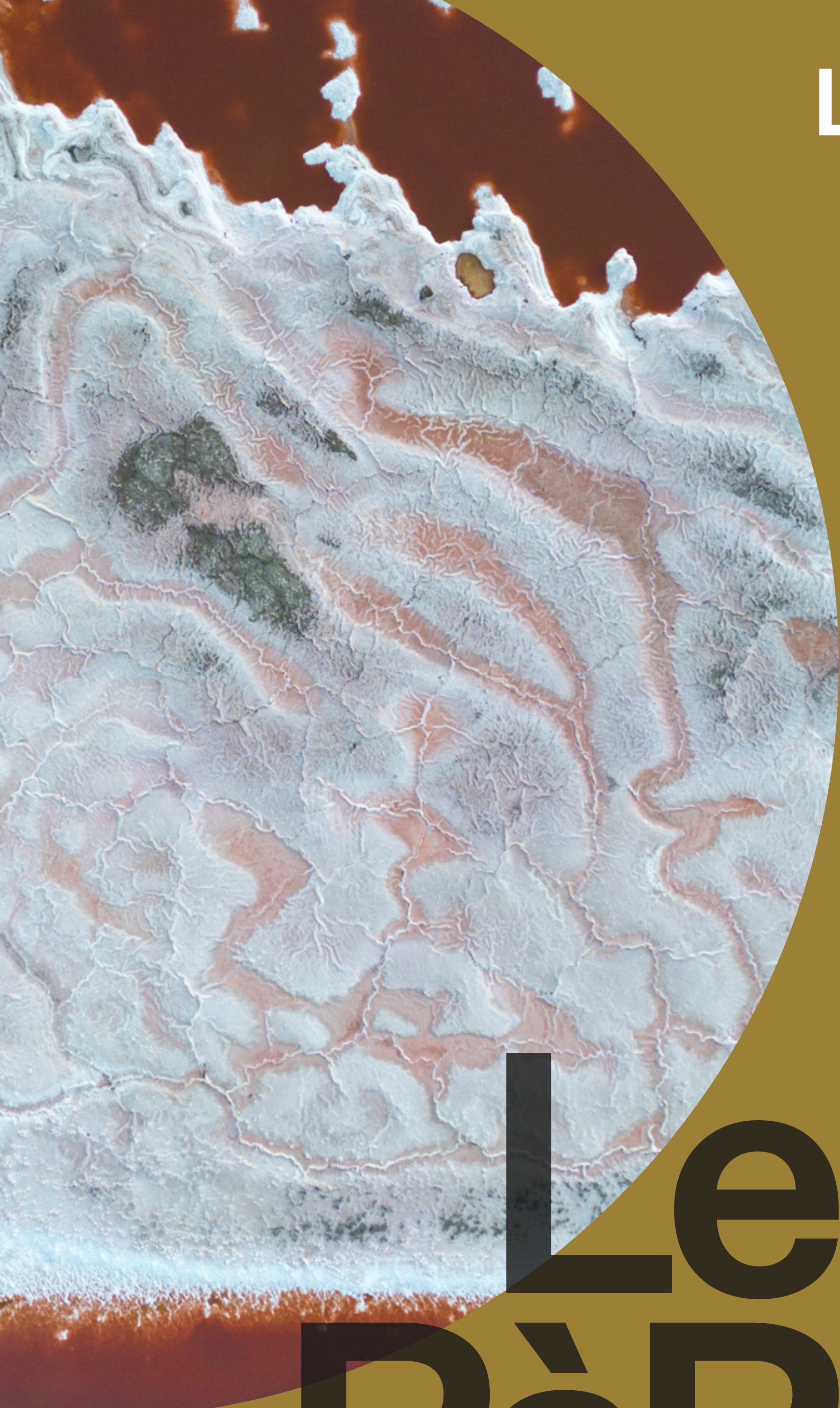
Infographie : Katarina Frare

Pour nous joindre

5445 # 413
av. de Gaspé,
Montréal, QC
(H2T 3B2)

514 845 7272

info@theatrepap.com /
theatrepap.com



La pièce est présentée à Espace Libre
du 20 janvier au 7 février 2026
dans le cadre de la série Mon Village

1945 Rue Fullum,
Montréal, QC, H2K 3N3

Billetterie
514 521-4191

billetterie@espacelibre.qc.ca

**Le
Pàp**

SÉRIE MON VILLAGE

Axée sur des dramaturgies frontalement théâtrales, la série MON VILLAGE présentée à Espace Libre de janvier à avril 2026 s'intéresse à l'occupation du territoire, à sa possession, à travers des propositions qui mêlent le grotesque à la tragédie, la farce au cauchemar. Ses quatre spectacles — *Le Diptyque du fleuve*, *Bouée*, *L'empire du castor* et *Au coeur de la rose* — proposent des regards qui déconstruisent ou réinventent l'histoire pour y laisser entrer ce qu'il y a de tares humaines dans son édification.